JORGE ZEPEDA PATTERSON

Les corrupteurs

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Des jambes de rêve et un cœur généreux ayant abrité les politiciens mexicains les plus frelatés avaient hissé Pamela Dosantos au firmament des starlettes. À l'heure de tirer sa révérence, l'ingénue tentait encore d'user de ses charmes pour amadouer son bourreau.

Pressé d'en finir avec le récit de cette mort insolite pour rejoindre des amis dans un club de salsa, un jeune journaliste atteint les neuf cents mots réglementaires de sa chronique délayant à l'envi des informations en apparence anodines que, contre toute règle déontologique, il n'a pas vérifiées. Il mentionne notamment une adresse à quelques mètres du terrain vague où gisait le corps, et qui n'est rien de moins que celle du bureau personnel du ministre de l'Intérieur. Une course contre la montre s'engage pour corroborer les affirmations hasardeuses et découvrir avant les services de renseignements du gouvernement, et les narcotrafiquants à leur solde, les secrets d'alcôve de la belle Pamela. Le journaliste appelle à la rescousse ses amis d'enfance, aujourd'hui membres influents de la société civile, et les voilà qui rejouent les scènes de loyauté, d'amour et de trahison de leurs quinze ans, tandis que s'abattent sur eux toutes les plaies du Mexique contemporain : autocratie, clientélisme, corruption, violence.

JORGE ZEPEDA PATTERSON

*Économiste, sociologue et chroniqueur politique, Jorge Zepeda Patterson est né au Mexique en 1952. Formé à l'université de Guadalajara et à la Sorbonne, il a fait ses armes de journaliste au sein d'*El País*, avant de rentrer au Mexique où il a fondé et/ou dirigé de nombreux organes de presse. Il est l'auteur de plusieurs essais sur la vie politique mexicaine. Son dernier roman,* Milena ou le Plus Beau Fémur du monde*, a remporté le prix Planeta 2014.*

Photographie de couverture : © Tom Chambers

Titre original :
Los corruptores
© Destino, SA / Jorge Zepeda Patterson, 2013

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04970-6

JORGE ZEPEDA PATTERSON

Les corrupteurs

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton

ACTES SUD

Pour Clara, Sergio et Camila.

MARDI 19 NOVEMBRE, 17 HEURES
Pamela

Son premier réflexe fut de redescendre sa jupe qui était retroussée jusqu'aux hanches. Mais les cordes aux poignets l'en empêchèrent ; une douleur sourde à la mâchoire lui rappela où elle se trouvait. Le gros qui l'avait frappée pour la réduire au silence et la bâillonner était toujours là, alignant ses ustensiles sur la commode. Pamela entrevit une grosse couverture, un marteau aplati et une sorte de petite batte en métal. Elle préféra détourner le regard.

Elle replia les jambes autant que ses liens pouvaient le permettre, pour présenter ses cuisses sous le meilleur angle possible. À quarante-trois ans, elle était encore considérée comme une des femmes les plus désirables du pays. Ses détracteurs aimaient à dire que ses jambes l'avaient portée au sommet de l'industrie cinématographique nationale. Pourvu qu'elles me tirent aussi de cette mauvaise passe, pensa-t-elle en s'accrochant à l'idée d'une séduction *in extremis*. Condamnée à se taire à cause du bâillon, elle n'avait pas d'autre solution.

L'homme semblait très absorbé, indifférent à la présence de la femme. Il allait de sa mallette à la commode avec des gestes précis, sans hâte ni hésitation, comme le commerçant qui organise son comptoir au seuil d'une nouvelle journée de travail. Pamela se rendit compte que cet individu se moquait éperdument de sa pose suggestive. Il n'avait pas l'intention de la violer. Une bonne nouvelle qui en annonçait une autre bien plus terrible. Une douleur au plexus révéla la panique qui peu à peu l'envahissait. Elle se demanda si cet individu était là pour lui extorquer des informations. Désespérée, elle se remémora tout

ce qu'elle savait, les secrets d'État qu'elle avait accumulés tout au long de son passé agité. Son bourreau, qui qu'il soit, n'était sans doute pas intéressé par son corps, mais il ne pouvait être indifférent à ses secrets, songea Pamela. Elle fit l'inventaire des informations qu'elle pouvait offrir : l'avion, les vidéos, l'accord.

Elle perdit tout espoir quand le gros se retourna, bardé dans un tablier en cuir, la massette à la main. Il la regarda sans lui accorder le moindre intérêt, sans chercher à lui ôter son bâillon pour l'interroger ; son regard calculait la meilleure façon de finir le boulot.

Pamela détendit les cuisses, baissa sa jupe comme elle put, et ferma les yeux.

LUNDI 25 NOVEMBRE, 10 H 30
Tomás

Britney Spears lui lançait des regards lubriques, le menton sur le pubis, et l'avantage, se dit Tomás, c'est que c'était son propre pubis. Ils étaient dans sa chambre, sous les draps froissés d'un lit duquel pendaient les chemises sales de la semaine passée. Sur la table de chevet, dans une soucoupe, des cosses de fèves répandaient une mauvaise odeur. Rien de tout cela ne semblait choquer Britney, à en juger par son air extasié. Il leva les yeux au plafond quand elle baissa le nez pour s'occuper de son entrejambe. Tomás s'abandonna à la première vague de plaisir, fantasmant sur la gorge profonde que devait avoir une chanteuse professionnelle. Soudain, la jouissance laissa place à la consternation quand il entendit des bruits étranges sortir de la bouche de Britney : des grincements aigus qui laissaient supposer qu'une tragédie allait bouleverser son anatomie.

Il se réveilla, contracté, en nage, tenant à deux mains son pénis encore en érection. Quelqu'un s'était collé sans pitié à la sonnette de l'entrée. Tomás enfila un peignoir, sortit de la chambre et traversa le petit salon pour atteindre la porte. Mario fit irruption, le visage en sueur, excité.

— Que se passe-t-il ? Tu m'as réveillé, j'étais sur le point de me taper Britney Spears, se plaignit Tomás, encore secoué par le rêve qui venait d'avorter.

— Avec ou sans capote ?

— En rêve, personne ne baise avec une capote.

— Alors tu as sûrement échappé à la petite vérole, répondit Mario.

Tomás avait envie de retrouver la peau laiteuse de Britney : dans les rêves on n'attrape pas de maladies. Toutefois, Mario avait raison : "Mon subconscient pourrait avoir meilleur goût."

— Il y a des heures que j'essaie de t'appeler, tu n'as rien entendu ? lui dit Mario angoissé, balayant la pièce du regard en essayant de repérer le portable de son ami.

— Que se passe-t-il, merde, il y a le feu quelque part ?

Le problème avec Mario, se dit Tomás, c'est qu'il se fait trop de souci pour les autres et pour moi en particulier. Il n'a pas de vie personnelle.

— Je ne sais pas très bien, mais tu as mis le feu au pays.

— Explique-toi, tu me fais peur.

En réalité, Tomás croyait que Mario était incapable d'effrayer qui que ce soit, même s'il avait un véritable talent pour le faire paniquer.

— Les infos du matin ne parlent que de ton article. Le procureur prétend que c'est une fanfaronnade de ta part, mais un type du PRD a affirmé dans l'émission de Carmen Aristegui qu'ils vont demander l'ouverture d'une enquête sur le ministre de l'Intérieur.

Tomás n'était pas assez bien réveillé pour se rappeler ce qu'il avait écrit la veille ; cependant, les allusions au procureur et au puissant ministre de l'Intérieur déclenchèrent toutes les alarmes et dissipèrent les dernières brumes qui restaient de Spears. Peu à peu lui revinrent à l'esprit quelques lignes des paragraphes hâtifs qu'il avait envoyés la veille au journal.

— La présidence n'a pas encore réagi ? Quelle heure est-il ? demanda Tomás en se tournant vers la fenêtre.

Le mince rayon de soleil qui se faufilait entre les rideaux ne montrait que la poussière en suspension dans la chambre ; aucun indice de l'état d'avancement du jour où, selon Mario, il avait mis le feu au lac. Il essayait de se rappeler ce qu'il avait écrit la veille, mais sa gueule de bois n'était pas coopérative. Le journaliste se targuait d'avoir la saine habitude de se désintéresser des textes auxquels il avait apposé le point final ; il ne s'interrogeait plus depuis longtemps sur l'audience de ses écrits. Mais à en croire Mario, cet article ne prenait pas le chemin de l'oubli que connaissaient normalement ses chroniques. Tandis

que Tomás cherchait des réponses dans sa cervelle et allumait son ordinateur, Mario jouait son rôle en ouvrant les rideaux et en claquant les portes du placard pour dénicher du café.

Un premier coup d'œil sur l'écran confirma ses pires craintes. Normalement, il s'intéressait à la politique, jamais aux faits divers, mais cette fois il avait décidé de profiter de deux ou trois exclusivités peu significatives concernant la découverte du corps de Pamela Dosantos, cinq jours plus tôt. La veille au soir, il avait résumé ce qu'il savait de l'affaire et glissé quelques allusions pour arriver aux neuf cents mots qu'exigeait le responsable des pages d'opinion du journal. C'était un article bâclé, comme beaucoup d'autres ces derniers temps, cette fois parce qu'il avait rendez-vous avec des amis à La Nueva Flor del Son, le meilleur endroit pour danser la salsa.

Une fois encore, Mario coupa court à ses divagations en balançant un nouveau pavé dans la mare.

— Lave-toi et mets une cravate, les journalistes vont te courir après toute la journée.

L'injonction balaya ses petits soucis, car il se rappela l'état calamiteux des quatre cravates qu'il n'utilisait jamais.

— Où as-tu déniché cette info ? insista Mario.

— Quelle info ? Je ne comprends toujours rien à cette agitation. J'ai simplement résumé l'affaire Dosantos dont tout le monde parle, se défendit Tomás, et il se mit à lire à haute voix sur l'écran : "Les informations ont annoncé qu'Alfonso Estrada, maçon de profession, et Ricarda Pereda, femme de ménage, se sont introduits dans le terrain vague de la rue Filadelfia, du quartier Del Valle, pour avoir un peu d'intimité. Un gros tapis roulé et caché dans les broussailles du talus leur parut propice à leur projet : « bavarder » selon Ricarda, « se mélanger » selon Alfonso. Quoi qu'il en soit, ils durent s'interrompre quand ils virent qu'un pied dépassait à l'extrémité du tapis enroulé."

"À la suite, je me contente de rappeler la carrière professionnelle de Dosantos, son illustre carrière : interprète de *Reynas del Sur*, et maîtresse de potentats et d'hommes de pouvoir. Je signale qu'elle avait ouvert récemment un restaurant à succès à Polanco, et je suggère la nécessité d'orienter l'enquête sur sa

mort vers les chefs d'entreprise et les politiciens qui ont fait de la table de cette femme le rendez-vous à la mode de la ville. Mais je n'ai donné aucun nom, conclut Tomás, épuisé par une si longue plaidoirie.

— Tu n'as pas besoin de donner des noms, répondit Mario. Si tu avais publié l'acte de baptême du responsable, c'était pareil.

C'est alors que Tomás se souvint. D'après son article, les forces de police savaient que le cadavre avait été déposé dans le terrain vague, car l'absence de sang laissait penser que Dosantos avait été torturée et assassinée ailleurs. Et pour enfoncer le clou, il signalait que les autorités s'étaient intéressées à une maison, au numéro 18 de cette même rue Filadelfia, à quarante mètres de l'endroit où la victime avait été découverte.

Tomás reconnut que tout autre journaliste se serait renseigné sur la propriété en question avant d'en parler ; lui-même l'aurait encore fait quelques années auparavant. Cependant, il y avait longtemps qu'il y avait renoncé, car sa rubrique n'était lue par personne, à l'exception de Mario et d'une douzaine de connaissances, pas toujours animées des meilleures intentions.

Le malaise qu'il avait ressenti la veille en écrivant l'adresse sans avoir aucune idée de l'identité de son propriétaire refit surface. Il avait assez de scrupules pour savoir quand il violait les codes du journalisme, mais trop de cynisme pour les écouter ; de toute façon, les remords ne figuraient plus dans son correcteur de style. Tomás se rappela que dans le même article il en avait eu d'autres en écrivant : "… Personne ne serait surpris si la conclusion de cette enquête nous apprenait qu'une fois de plus la vie imite l'art." Il était horrifié, pas seulement par ce cliché ringard, mais aussi par l'insinuation que les films de Dosantos pouvaient, même de loin, être qualifiés d'artistiques. Pourtant, la phrase était restée dans le texte envoyé.

— À qui appartient la maison ? demanda-t-il, passablement inquiet.

— Tu n'en as vraiment pas idée ? répondit Mario, encore une fois disposé à mettre à l'épreuve la patience de son ami.

— Qui y vit ? insista Tomás qui grillait d'impatience.

— Comment as-tu osé publier une adresse sans vérifier qui y habitait ? dit Mario, se vengeant ainsi des humiliations de tant d'années à jouer les écuyers.

Gêné, et sans même réaliser ce qu'il faisait, Tomás posa les yeux sur la jambe infirme de Mario, dont ils ne parlaient jamais. Quand il releva la tête, son ami avait de nouveau le regard fuyant.

Cette fois, il lui donna les détails sans plus attendre.

— Il s'avère que la maison est le bureau personnel que le ministre de l'Intérieur utilise depuis peu. En réalité, tu incrimines Salazar.

Tomás accusa le coup. Augusto Salazar était l'homme le plus redouté du nouveau gouvernement. Le Parti révolutionnaire institutionnel, le PRI, avait réinvesti le palais présidentiel, Los Pinos, après douze années d'administration molle et inefficace du PAN, le Parti d'action nationale. La marge de victoire du chef de l'État actuel, Alonso Prida, montrait de l'avis général que le pays réclamait un présidentialisme fort. L'opposition et beaucoup d'analystes pensaient que Salazar, bras droit du président, était décidé à utiliser cette aspiration populaire comme alibi pour instaurer un régime autoritaire et assurer le maintien du PRI au pouvoir pendant plusieurs sextennats.

Tomás tapota l'épaule de Mario et s'affala dans le fauteuil. Maintenant, il avait davantage besoin de l'ami que d'un bretteur de mots. Il ne voyait aucun lien entre Salazar et l'assassinat de Dosantos, mais il était clair qu'associer l'un à l'autre l'avait précipité au fond d'un trou profond.

— Je devrais peut-être quitter le pays en attendant que tout s'arrange, dit Tomás mollement, sachant que les huit cents dollars qu'il avait mis de côté ne lui permettraient pas d'aller très loin.

— Pas d'affolement, répondit Mario. Si tu t'en vas, alors que tu es le seul à avoir des informations sur le lieu du crime, la police peut croire à ton implication, imaginer que tu as pris la fuite.

— Déconne pas, je n'ai rien à voir avec tout ça. L'info m'a été donnée par un ami samedi dernier et je n'ai pas pu résister à la tentation de l'utiliser, c'est tout, protesta Tomás.

— Et qui est cet "ami" ? s'enquit Mario en traçant des guillemets dans le vide.

— Personne de ta connaissance, répondit le journaliste sur un ton sombre.

Mais en se rappelant son informateur, Tomás se rendit compte que le trou se transformait en abîme.

— On t'a piégé. Il faut voir Amelia et Jaime.

1984

Ils gravitaient tous les trois autour d'Amelia, travaillés par les hormones enflammées de l'adolescence. Depuis l'école primaire, elle était leur leader, un groupe que les autres élèves appelaient les Bleus, à cause de la couleur de la reliure des cahiers français que le père de Jaime rapportait de ses voyages. Tomás et Jaime lui disputaient son leadership, mais la langue acérée d'Amelia était sans rivale. Jaime avait pour lui la richesse de son père, sa piscine et le prestige des jouets d'importation. Tomás pouvait compter sur une douceur naturelle qui séduisait et désarmait. La seule vertu de Mario était d'être l'ami disponible, toujours prêt à être le complice des caprices des trois autres. Mais c'était Amelia qui galvanisait le groupe.

Ils traversèrent l'enfance et l'adolescence, protégés par ses répliques lapidaires qui maintenaient à distance les spécimens en tout genre qui hantaient l'école. Son talent à coller des surnoms aux professeurs et aux élèves inspirait la crainte et le respect. À quatorze ans, Amelia imposait son autorité avec les arguments nouveaux d'un corps qui évoluait plus vite que celui de ses amis.

Depuis des mois, tous quatre parlaient de sexe, mais dans ce domaine aussi Amelia avait l'avantage. Fille d'une doctoresse féministe, elle avait grandi dans un foyer où les enfants parlaient de leur pénis ou de leur vagin comme d'autres parlaient d'un mal de gorge ou des ongles qui poussent trop vite. Au début, Amelia était déconcertée par les réactions gênées et même violentes des élèves quand elle abordait ces sujets, mais à mesure qu'ils s'approchaient de la puberté, elle remarqua que

son aisance et ses connaissances dans un domaine qui fascinait les autres lui donnaient des avantages indiscutables. Elle pontifiait, corrigeait et intimidait ses camarades, qui finirent par voir en elle une sorte d'oracle de ce qui les attendait dans les contrées obscures, incertaines et irrésistibles de leur future vie sexuelle.

C'est justement ce qui lui causa des problèmes. Un vendredi midi, à l'interclasse, les quatre amis regardaient leurs camarades disputer une ardente partie de basket-ball. Les Bleus se prenaient pour des intellectuels ; depuis quelques mois, Tomás les avait convaincus, contre l'avis de Jaime, que le sport était une pratique antinaturelle. Lui-même avait des qualités athlétiques, mais son goût pour la lecture l'avait persuadé qu'il brillait plus par ses conversations éclairées et provocantes que par ses paniers souvent ratés.

— On n'a jamais vu les vaches transpirer et courir par plaisir ! Le sport est contre nature, avait-il déclaré, pensant ainsi asséner un argument sans appel.

— Mais c'est bon pour la santé, avait objecté Jaime, le plus athlétique des quatre, élève modèle à l'académie de karaté qu'il fréquentait tous les jours.

— Bien sûr, jusqu'au jour où tu te tords la cheville, ou te casses le nez d'un coup de tête, ce qui n'a rien à voir avec la santé, avait répliqué Amelia qui, si elle avait des facilités pour le volley-ball, avait conscience de son infériorité musculaire face à ses camarades d'enfance.

— Le sport aide l'homme à ne pas perdre ses talents de chasseur et de guerrier, et à être toujours prêt à réagir devant le danger, protesta Jaime, répétant les préceptes de son professeur de karaté.

— Imbécile, dit Amelia, qui avait découvert la violence de l'épithète quelques semaines plus tôt, la civilisation est liée au développement du cerveau, pas aux muscles qui servent à grimper aux arbres, et ainsi trancha-t-elle le débat.

La partie de basket-ball accapara l'attention des Bleus quand Poil de Carotte, ainsi baptisé par Amelia depuis quelques mois, envoya une bourrade au Nazi, la grande gueule de l'école. Ils savaient que les choses n'en resteraient pas là. Poil de Carotte

regardait avec anxiété la pendule accrochée au mur, à l'extrémité du terrain, espérant entendre bientôt la sonnerie salvatrice annonçant la reprise des cours. Mais le Nazi n'attendit pas : quand la balle rebondit sur le panier, il se précipita sur sa victime et l'abattit d'un coup de coude sur le crâne. Le garçon s'effondra et sa tête fit un drôle de bruit en rebondissant sur le plancher.

— Imbécile ! cria Amelia.

— Pauvre Poil de Carotte ! s'exclama Mario affolé, mais voyant la passivité de ses camarades il s'abstint de lui porter secours.

— Quelqu'un devrait l'arrêter, dit Tomás outré, mais à voix basse, rêvant d'avoir assez de muscles et de cran pour affronter le Nazi. En général, ses sentiments étaient plus audacieux que ses actes.

— Ne t'inquiète pas, derrière ces muscles, il y a une tête de gringalet. Il creuse sa propre tombe, affirma Amelia avec mépris.

Jaime n'en était pas si sûr. Plus d'une fois il avait envié les larges épaules du Nazi et la domination que sa présence physique imposait à ses camarades.

— Pourtant, aux douches on ne peut pas dire qu'il est un gringalet. Quand il va aux WC on se demande toujours s'il pisse ou s'il fait boire son cobra, répondit Jaime.

Le trio applaudit la vanne sous le regard critique d'Amelia.

— Une vieille blague éculée. Et un vrai mensonge. D'après les recherches scientifiques, plus le pénis est grand, plus l'homme a de chances d'être homosexuel, affirma-t-elle.

Le trio protesta : elle inventait cette histoire ! Mais Mario se dit que si c'était vrai, il n'aurait plus besoin d'avoir peur, car il était convaincu d'avoir un pénis minuscule.

— Je ne plaisante pas. Je l'ai lu dans un livre de ma mère, affirma Amelia sur le ton le plus catégorique qu'elle put trouver.

Se rappelait-elle vraiment de l'endroit où elle avait pu trouver cette information ? En tout cas, c'était sûrement vrai. Amelia n'était pas du genre à se dédire.

Ses amis protestaient toujours et exigeaient des preuves. Elle soutint qu'elle les avait et promit de les apporter le lendemain chez Jaime où ils s'étaient donné rendez-vous, comme tous les

samedis, pour nager et manger ensemble. La réunion serait spéciale, car c'était la dernière avant la dispersion des vacances d'été. Amelia passerait les semaines suivantes dans la maison que sa famille avait à Malinalco, à moins de deux heures de México. Jaime irait à Miami avec sa mère et ses deux frères. Tomás retrouverait ses cousins à Puerto Vallarta. Mario, qui n'avait pas les moyens de ses camarades, resterait à México, bien qu'il ait dit aux Bleus qu'un oncle voulait l'emmener dans une ferme d'élevage à Tamaulipas.

Amelia voulut changer de sujet, mais la sonnerie de la reprise des cours l'en empêcha.

Jaime interdit toute échappatoire :

— Tu nous apportes le livre demain, hein ?

— Bien sûr, mais vous allez le regretter, dit Amelia, imperturbable.

Tous trois eurent un ricanement nerveux, mais réaffirmèrent qu'ils n'entendaient pas boycotter l'affaire.

L'après-midi, Amelia examina avec attention les illustrations de quelques livres sur la sexualité et l'anatomie, dans le bureau de sa mère, mais ne trouva rien qui confirme sa théorie. C'était ennuyeux : pas question de passer pour une menteuse, surtout le dernier jour avant les vacances, sans aucune chance de restaurer sa crédibilité dans les semaines suivantes. Elle perdrait son emprise sur ses amis dans le seul domaine qui captait toute leur attention depuis quelque temps.

Elle cherchait désespérément une solution. Elle se rappela que son père aussi avait une série d'ouvrages sur la sexualité. Elle les avait déjà feuilletés, mais ils étaient beaucoup plus techniques, sans illustrations, et farcis de jargon freudien. Cette fois, la cachette s'avéra plus intéressante que le contenu. À la différence de sa mère, très à l'aise avec le corps, son père avait du mal à en parler de façon détendue, depuis toute petite Amelia avait remarqué qu'il se retranchait derrière un charabia psychanalytique pour se débarrasser de ce genre de questions.

Elle ouvrit le troisième tiroir du bureau d'un cabinet que son père conservait à la maison mais qu'il utilisait très peu, il préférait les installations modernes d'un immeuble de Santa Fe, surnommé le "San Diego mexicain". Comme la fois précédente,

elle écarta les volumineux dossiers qui cachaient trois livres reliés, dont un en anglais ; Amelia espérait y trouver quelque chose. En les sortant, elle aperçut au fond du tiroir une pochette cartonnée couleur café dont la surface était irrégulière, et cette couverture improvisée dissimulait deux magazines. D'abord étonnée, puis fascinée, Amelia les feuilleta et comprit qu'il s'agissait de revues pornographiques, avec des photos exclusivement d'hommes.

Elle se dit qu'il s'agissait peut-être d'un matériau en rapport avec un patient homosexuel, mais elle savait que son père n'avait pas l'habitude de rapporter ses dossiers à la maison ou ce qui avait un rapport avec les séances thérapeutiques. Pleine d'une appréhension grandissante, Amelia revit des images qu'elle avait délibérément ignorées : les chemises trop colorées qu'il portait, son rire étrangement aigu quand il buvait et l'absence de caresses entre sa mère et lui.

Amelia se laissa tomber sur la chaise du bureau. Elle n'avait jamais été proche de son père ; son caractère rebelle lui avait valu trop de conflits avec cet homme qui vivait dans l'obsession de l'ordre et de l'esthétique. Il n'était pas particulièrement sévère, mais il ne laissait jamais passer une occasion de lui reprocher doucement, mais avec insistance, les dommages que son enfance inquiète causaient sur la nappe ou sur les meubles du salon. Tous deux avaient conclu une trêve qui consistait à s'ignorer sans animosité.

Malgré tout, c'était une révélation bouleversante. Amelia se dit qu'elle ne devait pas en tirer de conclusions hâtives ; elle devait être sûre d'avoir un papa gay avant de libérer ses propres réactions émotionnelles. Elle réprima vivement un frisson en imaginant son père tout nu, et elle reprit les magazines. Mais sa recherche n'avait plus aucun sens : elle n'avait plus envie d'élucider la relation entre homosexualité et dimension du pénis.

Le lendemain, Tomás sacrifia son vieux jean pour en faire un maillot de bain. En voyant les petits maillots rayés stylisés que portait Jaime, il se sentait de plus en plus gêné dans le short encombrant et vieillot qu'il portait normalement. Il enfila un t-shirt ample des Dallas Cowboys et décida qu'il ne l'enlèverait qu'au moment de se mettre à l'eau. Il avait beau

s'examiner dans la glace, ses muscles n'affleuraient toujours pas sur ses bras mous qui répugnaient à quitter l'enfance. Ce qui n'était pas le cas de Jaime.

Tomás s'était toujours senti plus proche d'Amelia que de ses deux autres camarades. Il devinait entre eux une complicité fondée sur l'absolue conviction, partagée, qu'ils étaient les plus intelligents de la classe. Pas forcément ceux qui obtenaient les meilleures notes : lui était trop faible et Amelia trop rebelle, même s'ils parvenaient à décrocher des huit et des neuf sans trop d'efforts. Mais tous les deux pigeaient plus vite que les autres élèves et posaient les questions les plus fines en classe ou en dehors. Même dans leur petite bande, Tomás était persuadé de constituer un club à part avec elle. Ils échangeaient des regards pour calmer les débordements de Jaime, enclin aux colères soudaines, ou pour supporter les maladresses et les erreurs de Mario, sans avoir à les expliciter. Ou peut-être Tomás l'avait-il adoptée comme âme jumelle, sous l'influence de Mercedes, la mère d'Amelia, qui ne cachait pas que ce garçon était son préféré parmi les amis de sa fille.

Cependant, ces dernières semaines Tomás commençait à avoir des doutes. Le corps de Jaime et celui d'Amelia semblaient avoir franchi une étape, comme les serpents qui après la mue revêtent une nouvelle peau, plus colorée. Le ventre plat de la jeune fille élancée était assorti au dos élastique et musclé du jeune homme. Les longues séances de soleil du samedi leur donnaient une teinte cuivrée et lustrée, tandis que Mario et Tomás ne récoltaient que rougeurs et insolations. De nouvelles hormones avaient insufflé une alchimie différente chez chacun d'eux : comme si ses amis flottaient dans une aura sensuelle qui dotait leurs mouvements d'une élégance naturelle, alors que son propre corps encore ancré dans l'enfance était la proie d'éruptions cutanées de plus en plus inquiétantes.

Quand Tomás arriva chez son ami, dans le lotissement privé de Las Lomas, Ramón, le jardinier, lui dit que les autres étaient déjà sur la terrasse de la piscine.

Le tableau idéal qu'offraient le minuscule bikini d'Amelia et le maillot en lycra à rayures de Jaime lui confirma ses pires craintes. Tous deux semblaient à l'aise dans leur semi-nudité,

à croire qu'ils avaient passé la semaine à porter des vêtements pour des raisons antinaturelles et qu'enfin ils pouvaient exposer leur véritable nature, elle avec une inconscience totale, lui avec plaisir et fierté. Tomás décida de garder sur lui, quoi qu'il arrive, le t-shirt ample des Dallas Cowboys.

— Richard Burton est trop vieux pour ce rôle, mais le film est chouette, vous devez le voir, disait Jaime au moment où Tomás s'installait sur une chaise longue à côté de ses amis.

— Richard Burton s'est bonifié en vieillissant, objecta Amelia, sans se douter que sa gérontophilie la poursuivrait toute sa vie.

— C'est que tu n'as pas vu le film ! Il est vieux et moche.

— Quel film ? interrompit Tomás en guise de bonjour.

— *1984*, je l'ai vu le week-end dernier. Il s'inspire d'un roman de science-fiction, dit Jaime.

— Celui de George Orwell, précisa Tomás, l'air réjoui.

Il oublia soudain son t-shirt ample et ses shorts râpés. Il avait lu *1984* moins d'un mois auparavant. Très impressionnant.

— Exactement, mais le film est meilleur, répondit Jaime.

— Comment le sais-tu ? Tu as lu le livre ?

— Heu, non, mais le film est excellent.

— Tu te rappelles ce que nous a dit le prof de littérature quand il nous a projeté *Roméo et Juliette* ? Que les films inspirés de livres sont rarement bons, même si c'est toujours mieux si le livre est un chef-d'œuvre, déclara Tomás avec conviction.

— Un film a des acteurs et une bande-son, pas un livre.

— Allons, les péloches durent plus ou moins une heure et demie, alors qu'un bouquin exige plus de temps. Avec *1984*, tu finis par vivre dans l'univers de Big Brother.

— Tu l'as lu ? demanda Amelia.

— Oui, il y a assez longtemps, dit Tomás d'un ton léger, comme s'il en avait lu des milliers d'autres.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Du contrôle que le gouvernement exerce sur les habitants ; Big Brother est une sorte de président et il exige qu'on l'adore. Mais un homme se révolte par amour pour une nana et tout part en morceaux.

— 1984 ? Il s'agit de l'année ? Pourquoi ? demanda Amelia, fascinée.

— Oui, répondit Tomás. L'écrivain a publié ce roman il y a une quarantaine d'années et il a pensé que l'avenir, c'est-à-dire aujourd'hui, pourrait ressembler à cela.

— Alors là, ton écrivain s'est planté, dit Jaime avec ironie. Miguel de la Madrid, notre président, est ennuyeux comme la pluie, et il ne ressemble pas à Big Brother.

— Il n'était pas question du Mexique, je crois qu'il faisait allusion aux pays communistes, répondit Tomás à ses amis tandis que ceux-ci se retournaient pour saluer l'arrivée du père de Jaime.

Carlos Lemus était un homme de trente-huit ans, séduisant et sûr de lui ; bronzé comme Jaime, dents blanches, moustache taillée à la mode et vêtements impeccablement coupés. Il était haut fonctionnaire au ministère des Finances, mais il était surtout connu parce que depuis des années il dirigeait le réseau des bureaux de douane du pays, une situation qui lui avait donné une fortune immense et beaucoup d'amis reconnaissants pour services rendus en matière d'autorisations d'importation.

Il les salua et d'un coup d'œil discret évalua la femme séduisante que devenait Amelia. Il avait toujours beaucoup apprécié l'amie de son fils ; quand elle s'était mise à fréquenter la maison, dès l'âge de sept ou huit ans, une gamine en chaussures rouges éculées, il avait beaucoup aimé l'irrévérence de la fillette. Mais en maillot de bain, elle semblait avoir beaucoup plus que les quatorze ans de ses camarades.

— De quoi parlez-vous, les enfants ? dit-il en prenant place sur une chaise longue avec sa bière.

— Du roman de George Orwell, *1984*, répondit Tomás, fier de citer le livre et son auteur.

Eux aussi aimaient beaucoup le père de Jaime, mais beaucoup moins la mère, laquelle, esclave d'un agenda mondain fourni, préférait les ignorer ; mais ils appréciaient tous, surtout Mario, les plateaux de hot-dogs ou de sandwichs arrosés de citronnade qu'une domestique leur servait inlassablement le samedi midi. Don Carlos aimait bien bavarder avec eux de temps en temps, quand il attendait chez lui un appel ou un rendez-vous d'affaires ; il les écoutait et parfois les provoquait pour les obliger à argumenter. Il semblait puiser dans l'adolescence

des amis de son fils la clé des souvenirs d'une enfance noyée dans la biographie politique qu'il s'était forgée.

— C'est le film que j'ai vu ce week-end, dit Jaime.

Mais son père ne semblait pas l'écouter. Il avait beau aimer son fils, qui déployait tant d'efforts pour l'imiter, il trouvait plus stimulantes les variations offertes par Amelia, Tomás et même Mario.

— Vous l'avez lu ?

— Moi oui, répondit Tomás. C'est une sorte de critique du communisme, n'est-ce pas ? ajouta-t-il, moins sûr de lui en présence du politicien.

— Plus ou moins, dit Carlos sur un ton conciliant. En réalité, il s'agit d'une allégorie entre liberté individuelle et État autoritaire. Orwell l'a écrit à la fin de la Seconde Guerre mondiale, où persistait le fantôme des régimes fascistes récemment vaincus, avec aussi une allusion inquiète au risque que représentaient les dictatures communistes.

Amelia l'écoutait avec admiration, mais elle avait entendu trop de disques de musique contestataire de sa mère pour accepter passivement une critique du socialisme.

— Si c'est pour remettre en question un système, c'est plutôt de la propagande politique, non ?

— La bonne littérature, quel que soit le sujet, n'est jamais de la propagande, répondit le maître de maison avec un sourire. Je vais vous faire une proposition, ajouta-t-il. J'offre le livre à celui qui ne l'a pas, vous le lisez et quand nous nous reverrons, vous me direz si c'est de la propagande. D'accord ?

Tous les quatre approuvèrent, conscients qu'ils venaient d'accepter un devoir de vacances.

— Je vais vous chercher le livre, ne partez pas, dit-il en rentrant dans la maison.

— Il est chouette, ton vieux, dit Mario, tandis que pour la énième fois Jaime était fier de son père et que Tomás déplorait la brièveté de son triomphe intellectuel.

— Pas mal, pour un politicien, souligna Amelia qui le suivait du regard. Le mien est pédé, ajouta-t-elle avec détachement.

LUNDI 25 NOVEMBRE, 7 HEURES
Amelia n'est pas Kirchner

Qu'a donc Cristina Kirchner que je n'ai pas, se demandait Amelia devant son miroir en dessinant son sourcil gauche. L'opération minutieuse imposée par un spécialiste pour se maquiller de façon à effacer les traces des crèmes et des pommades lui prenait de plus en plus de temps.

La veille au soir, elle était allée à la réception privée que Los Pinos, le palais présidentiel, avait organisée pour rendre hommage à la présidente de l'Argentine, en visite au Mexique ; Amelia était invitée à la table centrale grâce à l'équilibre des genres que l'état-major s'était cru dans l'obligation de réunir autour de la dirigeante sud-américaine. En sa qualité de présidente du PRD, le principal parti d'opposition, Amelia était une femme de première importance dans le paysage politique mexicain, mais cela n'impliquait pas qu'elle soit une invitée privilégiée lors des événements présidentiels. Le PRI avait ramené la misogynie au gouvernement, mais Amelia était persuadée qu'elle ne l'avait jamais vraiment quitté. En général, la proportion féminine, quand un événement l'exigeait, était assurée par les épouses des ministres ; la présence d'une présidente étrangère pour une fois avait changé la donne.

La veuve Kirchner était assise deux places plus loin, et Amelia l'observa toute la soirée et ne put s'empêcher de faire des comparaisons. Cette femme avait du métier et un talent de commandement, mais vu la nature de sa conversation et son sens de l'humour un peu pâle, elle se sentait meilleure en politique. Elle envisagea deux ou trois surnoms qui colleraient bien au personnage, et s'arrêta finalement sur la Jument, un sobriquet

qui lui avait déjà été attribué dans son pays. Les hanches trop larges pour sa complexion et sa façon de rire un peu équine évoquaient sans nul doute le profil d'une pouliche.

La seule chose qu'elle a et que je n'ai pas, c'est un mari qui lui a transmis le pouvoir, conclut Amelia à la fin de la soirée. Elle se sentait plus à l'aise, plus cultivée et mieux informée des arcanes des affaires publiques. Et plus jolie.

C'était une réflexion réconfortante, qui compensait le malaise d'avoir accepté un rôle actif dans le Parti, une fonction qui la gênait parfois et la frustrait le plus souvent.

Cependant, le lendemain, loin de Kirchner, elle était moins convaincue de sa propre puissance. Ce n'était pas le meilleur moment pour présider l'opposition. Le PRI contrôlait le Congrès et ne semblait pas pressé de conclure un accord avec d'autres forces politiques. Sa victoire avait été suffisamment large pour se suffire à lui-même.

Ils redoutent plus un *hashtag* critique sur les réseaux sociaux que le PRD et le PAN réunis, songea Amelia en se donnant un dernier coup de brosse devant le miroir. La bataille à venir affleura sur son visage : un regard résolu qui était devenu une marque professionnelle depuis sa période militante, quand on la connaissait pour son esprit indomptable. Un visage de "fille superpuissante", comme l'avait baptisée la presse adverse, sobriquet qu'elle savourait en secret.

Elle retourna dans sa chambre, le corps ferme et agile, ruminant une nouvelle consigne pour sa lutteuse intérieure : Il faudrait les arrêter avant que Salazar fasse du président un Poutine version mexicaine. Ce qui lui rappela l'info concernant le ministre de l'Intérieur : une fissure lézardait l'image imposante et invulnérable du Premier ministre, en rapport avec la mort de Dosantos. Voilà ce que sa lecture en diagonale retenait de la revue de presse qu'elle avait consultée avant de se lever. Elle allait devoir passer quelques appels, se dit-elle en finissant de s'habiller.

— Alicia, trouve-moi Tomás, dit-elle à son assistante dans l'interphone.

— Tomás Arizmendi, madame ?

— Naturellement, répondit-elle, agacée.

Pour elle, il n'y avait pas d'autre Tomás que l'ami avec qui elle avait partagé tant de moments, dont certains avaient eu des conséquences qu'elle n'avait aucune envie d'évoquer. Mais elle regretta le ton utilisé avec Alicia quand elle s'aperçut qu'il y avait bien deux ans qu'elle n'avait pas échangé un mot avec Tomás.

— Attends, Alicia : passe-moi plutôt Mario Crespo, sur une ligne sécurisée. Celle de Tomás doit déjà être sur écoute.

Le brave Mario, se dit Amelia. C'était le seul des quatre Bleus qui avait essayé d'entretenir leur amitié, même si au fil des années sa carrière frénétique et celle de Jaime avaient fini par le mettre à l'écart. Seul Tomás faisait encore partie de sa vie, mais Amelia se doutait que cette relation était davantage liée à l'indolence caractéristique du journaliste qu'à l'affection qu'elle avait pour lui.

— Son portable ne répond pas. Et sur le fixe, son fils Vidal m'a dit qu'il était sorti très tôt ce matin. Vous voulez qu'on prépare la voiture ? Votre petit-déjeuner avec le sénateur Carmona est dans un quart d'heure.

— Essaie encore de joindre Mario, et passe-le-moi dès que tu l'as. Je pars dans cinq minutes.

Cette fois, la traversée du quartier Roma n'eut pas l'effet escompté. Normalement, elle était ravie des images chaotiques qu'offraient les rues aux terre-pleins centraux arborés, flanquées de grosses demeures seigneuriales ou à la française, comprimées entre de vieilles épiceries et de petits immeubles réservés aux classes moyennes ; un fidèle reflet des fortunes et infortunes qu'avait connues le quartier depuis sa prétentieuse fondation, cent ans plus tôt. C'était une belle métaphore du pays. Mais plus que les constructions, Amelia aimait à regarder les gens qui se préparaient à affronter une journée de plus. Il ne se passait pas de semaine sans qu'elle découvre un nouveau métier dans la rue ; elle était toujours étonnée par l'imagination des gens pour s'inventer un emploi là où il n'y en avait plus.

Cependant, aujourd'hui elle en avait marre de ses regards anthropologiques. Elle s'inquiétait pour Tomás ; elle connaissait suffisamment Salazar, ministre de l'Intérieur, pour savoir qu'il ne resterait pas les bras croisés devant cette attaque. Elle devait absolument parler avec le journaliste du risque qu'il courait.

Mais elle ne pouvait ignorer l'aubaine politique d'un scandale de cette ampleur. Tout le pays parlait de la mort de Pamela Dosantos : le choc risquait d'être le détonateur tant attendu, qui permettrait au moins de mettre le nouveau gouvernement sur la défensive. Amelia réprima un sourire : le petit-déjeuner avec Carmona promettait d'être plus intéressant que prévu.

— Sénateur, merci d'être venu sur mon territoire, dit Amelia quand un homme tiré à quatre épingles, très droit malgré ses soixante-dix ans, se leva de table pour l'accueillir.

— Pour prendre un petit-déjeuner avec la plus jolie de tous mes collègues, j'irais jusqu'à Tombouctou, répondit Carmona.

Normalement, Amelia ne tolérait pas de privautés de la part des hommes politiques, même verbales. Tout au long de sa carrière, elle avait mouché ceux qui essayaient de la dévaloriser ou de la séduire dans le domaine professionnel. Naturellement, elle était séduisante et savait en jouer : sans aller jusqu'à porter des toilettes provocantes, il lui arrivait de souligner sa beauté quand elle pensait qu'un interlocuteur à l'œil vif serait intimidé par sa présence. Dans ces cas-là, les négociations étaient plus faciles à mener, mais elle préférait que son charme physique soit un sous-texte dans ses relations de travail, plutôt que le terrain sur lequel elles devaient se dérouler.

Mais Ramiro Carmona avait une attitude asexuée. Cérémonieux et courtois à l'excès, il était loin d'être un modèle de séduction érotique ; il ne faisait pas partie des politiciens qu'un décolleté pouvait éblouir, ni de ceux – encore plus nombreux – qui passaient de l'éloge outrancier à l'insinuation. Amelia l'appréciait, parce qu'il l'avait toujours considérée comme une collègue, et parce qu'il savait écouter avec attention, phénomène rare chez les hommes publics.

C'était un coup de chance pour elle que Carmona ait été désigné président du PAN, l'autre grand parti d'opposition.

— Avec l'avantage que le petit-déjeuner est bien meilleur ici, sénateur, je vous assure.

— Je crains fort, doña Amelia, d'être incapable de résister au chocolat et aux brioches de cet endroit.

Ils étaient au Mario's, un restaurant démodé, dont la cuisine restait impeccable, en particulier les pâtisseries. Amelia

appréciait l'intimité de ce lieu, mais surtout les terrasses intérieures où des tables isolées permettaient de discuter à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Comment ça se passe, au PAN, don Ramiro ? s'enquit Amelia après qu'ils eurent commandé un jus de pamplemousse, du café et des biscuits.

La question n'avait rien de rhétorique : dix-huit mois auparavant, le Parti d'action nationale, de tendance conservatrice, avait perdu l'élection présidentielle contre le Parti révolutionnaire institutionnel, le PRI. Carmona était à la tête de la réaction contre Felipe Calderón, l'ex-dirigeant vaincu, qui avait transformé son parti en annexe de son fauteuil présidentiel.

— Pas facile. J'ai cru que Calderón opterait pour une sorte d'exil politique volontaire après son humiliante défaite, un peu comme Zedillo quand il nous avait transmis la présidence en 2000.

Ils étaient convenus de parler avec toute la franchise possible. C'était la deuxième fois qu'ils se réunissaient en privé, en qualité de dirigeants de leurs partis respectifs. Amelia supposait que sa propre désignation à la tête du PRD – Parti de la révolution démocratique – était aussi une bonne nouvelle pour Carmona. Lors de leur premier petit-déjeuner, ils étaient tombés d'accord sur le fait que le retour du PRI, avec une majorité qui lui donnait le contrôle des chambres, obligeait les deux partis d'opposition à agir d'un commun accord, dans la mesure où leurs militants et leurs programmes le leur permettaient.

— Mon rôle est de redonner aux membres du PAN l'occasion d'être fiers de leur parti. De remonter aux origines, poursuivit Carmona.

— Alors, il vous suffit de les convaincre que la défaite est imputable à Calderón plus qu'au PAN.

— C'est clair, ma chère Amelia. Mais la lutte contre le calderonisme ne sera pas facile, plusieurs de nos sénateurs sont dans son équipe et ne toléreront pas une chasse aux sorcières contre l'ex-président.

Amelia comprenait le problème. L'essentiel des ressources des partis provenait des budgets et soutiens qu'offraient les gouverneurs, hors de toute légalité ; maintenant que le PAN

avait perdu le contrôle de l'appareil fédéral, il dépendait plus que jamais des rares États encore dirigés par les coreligionnaires de Carmona.

— N'hésitez pas à me dire si nous pouvons vous aider d'une façon ou d'une autre. Comme vous le savez, nous avons un certain poids dans deux gouvernements régionaux à majorité calderoniste, et il y a toujours notre mouvement paysan de la montagne de Puebla pour agiter la sauce.

— Merci, ce ne sera pas nécessaire, répondit sèchement Carmona.

La dirigeante comprit qu'elle était allée trop loin ; elle s'était laissé emporter par la confidence de Carmona sur ses démêlés avec l'ex-président. Mais accepter l'aide d'un rival pour déstabiliser un gouverneur de son propre parti échappait à la notion de *Realpolitik* de ce vieux lutteur paniste.

Amelia n'aurait pas dû offrir quelque chose à Carmona en échange de ce qu'elle venait demander. Elle tâcha de rétablir la confiance en ramenant la conversation sur un terrain plus personnel.

— Je suis sûre que vous trouverez un moyen. Et je vous le dis sincèrement, votre nomination a été accueillie dans et hors du PAN comme la meilleure nouvelle pour le Parti depuis longtemps.

— Je vous remercie de vos propos, mais mon épouse ne partage pas du tout cet avis. D'après elle, je devrais déjà être en train d'écrire mes Mémoires et de mal élever mes petits-enfants.

— Les petits-enfants n'ont besoin de personne pour être mal élevés, don Ramiro. En revanche, le pays a besoin de vous maintenant, dit Amelia en posant sa main sur le bras du vieil homme.

Carmona lui lança un regard opaque qu'Amelia ne sut déchiffrer, mais qui la mit mal à l'aise : peut-être avait-elle franchi la barrière que Carmona avait édifiée à coups de politesses et de cérémonies, ou pire encore, son regard la jugeait parce qu'elle avait osé lui adresser un éloge démagogique. Soudain, elle se sentit fragile face à la force morale du vieillard. Comment lui dire que ce n'était pas une formule opportuniste, qu'elle croyait vraiment que le pays avait besoin de lui autant que d'elle ?

Elle décida de reprendre l'initiative, au prix de quelques aveux.

— Pour moi non plus les choses ne sont pas faciles, sénateur. Ma nomination était une solution salomonique, un simple équilibre entre les tribus de gauche, qui ont préféré désigner un dirigeant indépendant plutôt que de confier cette fonction à un rival politique. Mais, entre nous, dans mon cirque je suis plus l'acrobate que la gérante.

— Où en sont vos rapports avec López Obrador et son mouvement ?

Carmona pouvait en vouloir à Amelia pour sa remarque, mais il ne laisserait jamais passer une confidence de ce niveau. En politique, tout était dans l'information confidentielle.

— Le PRD n'est pas l'ennemi du MORENA, même s'il n'est pas toujours compris. Andrés Manuel et moi, nous avons de bonnes relations, mais nous n'avons jamais été proches ; et il me préfère à certains de ses ennemis. Je dois vous dire aussi, entre nous, que dans le fond Andrés Manuel López Obrador est un homme rustique : pour lui, une femme ne sera jamais une vraie leader, son machisme l'empêche de voir en moi une véritable dirigeante. L'avantage, c'est qu'il ne me considère pas comme un rival, à ses yeux je n'en ai pas la stature.

Amelia se demanda si pour Carmona une femme pouvait être son égal politique. Le PAN était le seul parti qui n'avait jamais eu de gouverneur ou de dirigeante femme dans toute son histoire. Elle constata avec soulagement que le ton de complicité était revenu.

— On dit que cette deuxième défaite l'a déprimé.

— Comme la première. Son mariage avec une femme plus jeune, après son veuvage, et la naissance de son nouveau fils, l'ont aidé à oublier son dépit, il y a six ans. Et il y avait de quoi, don Ramiro ; nous sommes nombreux à croire qu'il avait vraiment gagné en 2006.

En prononçant ces mots, Amelia sentit qu'elle perdait encore le contrôle de la conversation ; la moindre allusion à la fraude de cette année-là, c'était le meilleur moyen de torpiller toute relation avec un paniste. La gauche restait convaincue que c'était López Obrador, et non Calderón, le véritable vainqueur des élections.

— Mais Andrés Manuel se relèvera, j'en suis sûre, continua-t-elle. Il est persuadé que le PRI ne saura répondre aux attentes que son retour a suscitées. Cela signifierait qu'en 2018 les gens voteraient pour l'alternance, et cette fois ils pencheraient à gauche. Et il veut être là pour en récolter les fruits.

— Au point où en sont les choses, je crois que je préfère cela plutôt que de voir la réélection du PRI pour soixante-dix ans de plus, et je vous prie de ne pas faire état de cette déclaration, dit Carmona sur le ton de la plaisanterie en prenant à son tour le bras d'Amelia.

— Je voulais justement vous en parler, sénateur. Les actes de Salazar m'inquiètent. Il veut profiter de sa majorité au Congrès et de la peur que provoque l'insécurité pour poser les bases d'un gouvernement autoritaire. Je sais qu'il y a un groupe de conseillers à l'Intérieur qui prépare des lois visant à donner plus de pouvoir à la présidence et à réduire le poids des institutions, des médias et de la société civile. S'il y parvient, nous allons retourner trente ans en arrière, vous ne croyez pas, don Ramiro ?

— Le pays ne supporterait plus les caudillismes d'antan, Amelia. Mais vous avez raison, Salazar est un führer en puissance ; comme López Obrador, lui aussi se voit déjà élu en 2018. Ce qui serait une vraie calamité.

Amelia se dit que seul un homme politique portant un nœud papillon, comme Carmona, était capable de traiter un rival de führer.

— Entièrement d'accord. La vraie question est : Qu'allons-nous faire ? Car hors de l'opposition, personne n'agira dans ce pays pour s'opposer à une vraie dictature, répondit-elle, cachant sa satisfaction d'avoir enfin amené la conversation sur le terrain qui lui convenait.

Carmona acquiesça en silence. Trop bon joueur de poker, se dit la dirigeante du Parti de la révolution démocratique. Le vieux renard attend que j'étale mes cartes avant de montrer son jeu.

— L'affaire de Pamela Dosantos est intéressante. Elle pourrait devenir la première grande tache du triomphal retour du Parti révolutionnaire institutionnel, dit-elle avec ironie.

— Possible, mais il faudrait d'abord voir si l'info donnée dans l'article d'Arizmendi est fiable.

— Elle l'est certainement, s'empressa de répondre Amelia, plus par loyauté envers son ami que par conviction.

Elle savait que Tomás était incorruptible, mais elle doutait parfois de la rigueur de ses méthodes de travail.

— Je crois savoir que vous le connaissez depuis longtemps.

— C'est vrai, on a fait nos études ensemble et on se croise de temps en temps. Il n'inventerait jamais une telle info.

— Alors, votre ami peut devenir très riche ou très pauvre dans les prochains jours. La première réaction de Salazar sera d'essayer de l'acheter pour qu'il se rétracte ou invoque une erreur dans ses sources d'information. La seconde, ce sera de lui rendre la vie impossible, ou pire ; il est aussi puissant que rancunier.

— Tomás ne s'inclinera pas, même s'il ne peut livrer cette bataille tout seul, affirma Amelia. Si Salazar est impliqué dans la mort de Dosantos, nous devons le tirer de là.

— Et que suggérez-vous ? s'enquit le vieux paniste.

— Pour déboucher sur une explosion politique, il faut progresser sur deux fronts : médiatique et policier. Salazar essaiera de paralyser les deux pour que l'enquête piétine ou pour dénicher un bouc émissaire et étouffer l'affaire.

— D'accord, concéda le sénateur qui s'animait enfin. Il y a deux ou trois quotidiens et quelques journalistes de radio qui sauront ne pas l'enterrer. Mais il leur faudra des informations de poids sur l'enquête policière. Vous avez le contrôle de la justice, n'est-ce pas ?

Carmona faisait allusion au fait que le gouvernement de la ville était toujours tenu par le PRD et que l'enquête était menée par les autorités de la capitale.

— Plus ou moins, entre la corruption de la police et les ambitions politiques du fonctionnaire de base, il n'y a plus moyen de savoir qui est contre qui. Il va falloir y regarder de près pour savoir dans quel bureau cette affaire va échouer, et là aussi l'Intérieur va s'en mêler. Même si vous n'avez plus le contrôle du gouvernement fédéral depuis un an, vous avez gardé quelques fidèles dans les services de sécurité.

Amelia avait enfin abordé le sujet qui l'intéressait. Rares étaient ceux qui savaient que le gouvernement calderoniste avait semé quelques cellules dans les services de renseignements de l'Armée et de l'Intérieur, au cas où ils perdraient le pouvoir, ce qui avait été le cas. Lors d'un de ses étranges élans de sincérité, Jaime le lui avait avoué quand le projet n'en était encore qu'au début. Sur le moment, elle avait trouvé cette idée tirée par les cheveux, mais elle respectait trop les talents de son vieil ami pour croire à une fanfaronnade : pendant des années, Jaime avait été responsable des relations entre les services de renseignements du Mexique et ceux des États-Unis, en marge de toute légalité. Il avait noué des relations personnelles avec son homologue américain et il était considéré comme irremplaçable pour la simple raison qu'il était le seul haut fonctionnaire en qui avaient professionnellement confiance les services de renseignements d'autres pays.

Amelia avait compris qu'une variante de ce projet avait été mise en place, et donc les panistes disposaient de renseignements confidentiels sur leurs principaux rivaux, à commencer par Salazar. S'il existait des enregistrements ou des images qui associeraient le ministre de l'Intérieur à l'artiste assassinée, le scandale national et international serait dévastateur, y compris pour le nouveau gouvernement.

— Pourvu qu'on trouve quelque chose, Amelia ; malheureusement, ceux qui s'occupent de ce genre d'affaires sont des mercenaires politiques, il n'y a pas de loyauté, dit Carmona avec amertume.

Impossible de savoir s'il dit la vérité, songea Amelia. Selon toute probabilité, ces sujets n'étaient abordés que par le cercle intime calderoniste, mais elle n'écartait pas la possibilité que le politicien veuille garder cette carte maîtresse pour les siens.

— Il faudra travailler avec ce dont nous disposons, sénateur. Vous avez accès à certains médias et commentateurs, moi à d'autres. Si vous voulez, quand nous aurons rassemblé assez d'informations sur cette affaire, nous les échangerons pour qu'elles circulent. L'essentiel est qu'elle ne disparaisse pas du paysage.

— C'est une question de jours. Vous pouvez être sûr qu'avant une semaine Salazar aura déclenché un scandale majeur ou

même une tragédie nationale pour renvoyer l'affaire Dosantos au second plan.

Amelia et Carmona convinrent de rester en contact pour débattre de ce qu'ils auraient trouvé. Elle quitta cette réunion un peu frustrée ; elle s'attendait à plus de générosité de la part du paniste. Malgré tout, se dit-elle, ils avaient un peu avancé. Même s'il faisait bande à part, Carmona avait été convaincu qu'il devait mobiliser les siens sur l'affaire Salazar.

En reprenant sa voiture, elle décida qu'une rencontre avec Jaime était indispensable. Ce qu'elle redoutait depuis plusieurs heures.